

La crêpe primale

Jean-Bernard Pouy

Il en a supporté des cauchemars de nourriture pendant son enfance, Gilles ! La viande grasse et fibreuse, la mayonnaise fade, la mâche sablonneuse, que de moments qui l'ont dégoûté du mot « avaler » ! Aujourd'hui, pion de demi-pension, il revit à travers la meute affamée des lycéens une Chandeleur éblouissante.

Gilles, tendu, piétinant sur place à l'entrée du réfectoire, attend la horde des petits bouffeurs du lycée. La sonnerie vient de retentir et, déjà, au loin, au fond des couloirs, crépite une cavalcade, des Tamerlans du premier cycle démarrent, se précipitant à la rencontre des Gengis Khan du second. Gilles est pion de demi-pension, il vient tous les jours faire la police, entre midi et deux dans cette grande salle vitrée, un peu blafarde, où plus de six cents élèves vont avaler la denrée à une vitesse astronomique, dans le bruit et la fureur, l'hystérie et la méchanceté, loin de toute paix diététique.

Et, à ce moment-là, Gilles est toujours mal à l'aise. Dès qu'il pense à un enfant qui doit manger lui revient immédiatement à l'esprit un lointain souvenir d'école, il ne sait plus très bien quand ni où, ça devait en gros dater du primaire, mais il y avait ce copain qui arrivait en classe, l'après-midi, avec la bouche pleine de viande mâchée, cette grosse boulette informe, tiède et nauséabonde que l'enfant carrait dans sa joue. Il se souvenait de la mère d'élève disant à la maîtresse : interdiction de cracher, il faut qu'il *avale*.. Ça rendait l'enfant quasi autiste pendant le reste de la journée et, à 16 heures, quand il ressortait de l'école, il avait toujours sa pou-

belle hachée bien au chaud dans les mandibules. Et la mère était là, un bon pain au chocolat craquant dans ses mains, qui lui disait, *i avales* ce que tu as dans la bouche et tu auras ton goûter. Et le gosse pleurait silencieusement. Gilles en était malade, même vingt ans après. Et le mot *avaler* était, pour lui, peut-être à cause de ça, un des mots les plus dégueulasses de la langue française.

Avec le mot limace. Jeune, il avait été suffisamment asthmatique pour se farcir une quantité considérable de médicaments, assénées par des parents très inquiets de ses crises, sans parler des piqûres et des stages à La Bourboule, et une vieille tante, un jour, avait dit que le seul remède contre cette maladie essoufflante était d'*avaler* des *limaces* crues, et les parents avaient eu l'air suffisamment intéressés pour déclarer peut-être un jour s'y résoudre, et Gilles en avait fait des cauchemars baveux, et puis l'asthme avait disparu, sa maman lui avait dit un jour que c'était à cause de l'idée des *limaces* lui glissant dans l'arrière-gorge, mais Gilles savait que c'était plutôt les cigarettes qui lui avaient asphaltisé les bronchioles.

De vagues odeurs de grillon s'échappent des cuisines, il va y avoir encore des frites, le seul moyen de faire vider intensément les plats aux élèves, et un autre truc frit, faut bien utiliser l'huile. Il fait encore très froid, même dans le réfectoire, les loupiots vont manger en parkas, et il y aura, dans la bousculade, de la sauce sur les doudounes et les jacadis. Gilles voit passer une femme de service, portant, à bout de bras, au moins vingt kilos de crêpes industrielles entassées comme d'immenses napperons. C'est vrai, c'était la Chandeleur, on va leur mettre de la crème de marrons en boîte dessus, et ils seront contents.

Et le sang lui monte à la tête, décidément c'est la journée des souvenirs, le ventre creux excite la mémoire. Le seul vrai trauma de son enfance était lié à ce 2 février maléfique, tout l'après-midi, on était là à regarder la maman en train de préparer, souriante, la pâte à crêpes, ses mains collant à la farine, l'œuf qui éclatait sous la pression des doigts, et puis on avait le faible droit de lécher le plat, avec les lambeaux crus et jaunes, au goût un peu suri, et puis on riait quand la crêpe sautait dans la poêle, surtout quand la maman loupait cet envol de soucoupe volante, et puis on salivait quand la crêpe, enfin sucrée, était roulée dans l'assiette comme une petite moquette, on ne tenait plus, le menton posé sur le bord de la table, quand les crêpes s'entassaient comme des bûches, des

stères de crêpes ; stère, c' était un mot que l' on venait d' apprendre à l' école, c' était une mesure un peu mystérieuse, on ne savait pas trop bien à quoi ça correspondait, comme volume, mais, là, avec les crêpes, on commençait un peu à s' en douter.

Et puis, quand tout ça avait un peu refroidi, on avait enfin accès à la première. La maman, délicate, en prenait une entre ses doigts encore farinés et la tendait à son fils préféré. Et juste au moment où le fiston chéri allait la prendre, elle le giflait, la crêpe cinglant la joue qui se baignait de larmes. La vexation durait un bon moment. Tradition familiale un peu idiote, la grand-mère l' avait apprise à la maman et celle-ci perpétuait la cérémonie. Gilles avait subi cette vengeance larvée de mère jusqu' à sa préadolescence, et, vingt ans après, il se souvient encore du contact mou de la pâte sur la peau.

Du sport au réfectoire

Ça y est, la horde hurlante arrive, se jetant sur les tables, comme volant les sièges, les places, c' est à celui qui sera le plus près de la travée. L' essentiel du boulot, pour Gilles et ses collègues, est d' éviter la bagarre générale, faire en sorte que les plus costauds, voire les plus méchants, ne fassent pas, au cours du repas, table rase, leur apprendre, à ces oustachis en herbe, l' égalité des parts, le respect des autres, tenter de leur enfoncer dans le crâne deux idées simples, on mange mieux quand on est calme, et l' estomac n' aime pas la vitesse. Et puis les forcer à ranger, en fin de repas, piles d' assiettes et de couvercles, les petits plats dans les grands, les verres en tours de Pisé, et le coup d' épongé final, avec, comme récompense, la table bien rangée sera la table qui pourra aller en récré la première, et squatter le meilleur morceau de cour pour jouer au foot.

Ça y est, ils sont installés, encore hurlants, le raclement tonitruant des pieds de chaise sur le carrelage, certains se battent encore pour les meilleurs postes, la grosse bouteille emplie de jus d' orange, pas du vrai, c' est de la poudre dissoute dans de l' eau, déjà vide, les plus faibles, les plus petits, et beaucoup de filles n' en ont pas eu, mais ne disent rien, ils boiront de l' eau, plus tard. Le panier à pain est déjà vide aussi, certains ayant édifié, près de leur assiette,

des amoncellements conséquents de morceaux de baguette taillés en biais. Gilles se retient, il a souvent envie de taper sur la tête du même qui, à treize ans, n'est pas encore capable de comprendre le sens du mot partage, et qui ne se fait pas de cheveux blancs en pensant à la petite fille du bout de la table qui va être obligée de se lever, de demander la permission d'aller chercher du pain en rab, donc de se faire sermonner, tout ça pour avoir un pauvre quignon et donner le reste au brutal garçon du bout, qui pourra ainsi rehausser sa pile de quelques tranches de plus.

Mais Gilles se calme, il ne croit pas à la permanence du traumatisme chez ces chères têtes blondes, la petite fille lésée rigole déjà avec sa copine, et il se dit que le meilleur moyen de comprendre le rapport compliqué qu'ont les enfants avec les repas de cantine, c'est de se souvenir lui-même, de se replonger dans la soupe froide des souvenirs. Et reviennent à sa propre surface ces réfectoires sombres et glacés du lycée parisien où il passait sa journée, la demi-pension comportait l'étude jusqu'à 19 heures, et sa mère lui confectionnait des goûters sublimes, qu'il emportait dans le sac de gym en toile bleue, tout ça parce que, à l'époque, la bouffe était vraiment immonde, les élèves ne se battaient jamais pour la déguster et s'ils se battaient quand même, c'était surtout pour avoir le plus de munitions en cas de bagarre générale, digne tradition, obligatoire exutoire qui ne manquait pas d'éclater, une fois par semaine, les vieux surveillants, le censeur, tout ça, le savaient bien, l'admettaient, voire l'organisaient, soupape de sécurité inavouée.

Gilles se souvenait tout à coup que le signal du pandémonium était presque inmanquablement donné par l'arrivée du sempiternel porc au cresson, des tranches flasques et blanchâtres de bidoche insipide entourées de leur chevelure cressonnée vert luminescent, baignant dans le jus de viande coupé d'eau chaude, ou bien par la redoutable purée de pois cassés, bétonnée dans sa soupière en inox, plantée de croûtons frits à l'huile de moteur. Les semelles de viande se mettaient spontanément à voler dans le réfectoire, les heures de colle tombaient aussi sec, quand ce n'était pas des coups de règle sur les doigts, ou de lourds carnets sur la tête. Les châtiments corporels larvés étaient alors au rendez-vous des menus.

Mais le fracas vocal, ce fond sonore tonitruant mélange de bruits de couverts et de voix haut perchées, est toujours le même, il n'y a que chez les moines que l'on mange en silence. Et là, dans le

réfectoire où éclate l'informe et moderne chant grégorien éructé par six cents bouches affamées, Gilles prend son mal en patience. Les femmes de service, poussant les gros chariots de métal gris, envoient sur les tables de grands plats d'acier luisant remplis de concombres vinaigrette, ça ne va pas se bousculer, le vert transparent n'intéresse pas trop les enfants, ce n'est plus la couleur d'un quelconque espoir culinaire. Et les élèves piaffent derechef, le repas de midi est assimilé à une course contre le temps, quand on arrive, bien sûr on a faim, mais très vite on pense à en finir, à sortir, à éviter cette punition obligatoire, ce devoir d'ingérer, cette ingérence, la classe a remplacé la famille, tous les jours c'est dimanche et le temps du repas prend toujours sur celui du jeu.

Écœurantes nourriture

Gilles se souvient même que les rares fois où il avait un quelconque plaisir à se mettre à table, chez lui, parce qu'il avait simplement faim, parce que sa mère avait fait des boulettes de pommes de terre à la viande (et pourtant cela voulait dire que la veille il avait fallu se taper le pot-au-feu, et la viande grasse et fibreuse, filaments gras et craquants, et les carottes au goût toujours terreux), bon, bref, ce jour-là, le père se coltinait toujours avec un pied de porc en gelée, ce qui sortait de table Gilles, la tête et l'estomac révoltés, l'œdipe vaguement vomitif. Et sa sœur cadette qui s'évanouissait à moitié quand maman faisait du lapin, non pas à cause du côté « petit chat » de l'animal, mais parce qu'il y avait des *veines*, aarrgh, idée fixe, l'autre sœur, l'aînée, rien qu'à l'odeur s'échappant des assiettes remplies de la traditionnelle soupe au lait, s'enfuyait en courant, et même, quelquefois, le père s'y mettait, menaçant de plaquer la famille quand il y avait du pain perdu, l'odeur du fraîchin, il disait.

Les souvenirs revenaient en masse, Gilles était de plus en plus mal à l'aise, pourquoi aujourd'hui, généralement ça se passe bien, il suffit de ne pas manger avant, mais là tout remontait, pas la bouffe, non, mais une sorte de mémoire traumatico-culinaire, l'enfer du décorticage de la châtaigne, la mayonnaise fade de la macédoine, avec tous ces bouts de fils de haricots, la peau hérissée et molle de la poule au riz, la mâche sablonneuse, la béchamel au goût de

vomi. Pourtant, la mère avait la réputation de la meilleure cuisinière de la famille, un vrai cordon bleu de Prusse, qui se devait de varier, donc il y avait la viande de cheval qui sentait, c'était inscrit comme ça dans sa bouche, le sabot, qui refusait les frites et le steak faciles, une nourriture d'Américain, qui n'était pas trop dessert, qui préférait nourrir sa progéniture avec de la denrée quasi mythique, la sanquette, ce sang de poule frit avec du persil et de l'ail, la cruchade, la farine de maïs que le père recouvrait de confiture, Taillade, où la mie de pain faisait comme du gras...

Une fois, une seule fois, la maman avait été complice de Gilles forcé par son père d'ingérer des gnocchis, et l'enfant se serait fait ébouillanter lui-même plutôt que d'avaler ces petits paquets de nouille froide farcis à la mie de pain mollassonne. Il était resté à table jusqu'à deux heures de l'après-midi et c'est la maman qui subrepticement avait mangé le plus gros, et quand le papa était venu vérifier, visitant même la poubelle pour voir si on ne les avait pas jetés, il avait été tout à fait satisfait de sa tardive victoire, donnant à son fiston une récompense imprévue, du bon chocolat au lait, que celui-ci avait mangé à toute vitesse pour faire passer le goût farineux de l'horrible spécialité péninsulaire. Mais Gilles n'avait pas vu la grimace que faisait la maman qui lui avait dit, peu après, t'avais raison, c'était immangeable, et t'aurais dû me donner un peu de chocolat... Face à ce sacrifice maternel, et face à son propre manque de reconnaissance, Gilles en avait tiré une culpabilité maximum, ce qui n'avait pas simplifié la poursuite des événements locaux liés à la table. Les traumatismes familiaux sont tellement mystérieux...

Son amie lui ayant même avoué un jour que les épinards, qu'elle devait absolument finir, coincée sur sa chaise d'enfant devant la télé bourdonnant à plein tube, étaient irrémédiablement liés à la météo, les parents étant friands de cette astrologie quotidienne, de cette rituelle divination, et que, à chaque fois qu'elle entendait le mot anticyclone, elle avait un curieux goût de fer dans la bouche (c'est l'argument massue pour faire bouffer les épinards aux enfants, y'a du fer ! alors que c'est vraiment la chose qu'un gosse n'a surtout pas envie d'entendre, du fer, quelle horreur, ça va faire mal au ventre, et percer les intestins...). On a les madeleines qu'on peut, pensait Gilles, dans quarante ans, les Mac Do créeront peut-être leurs petits Proust.

Repas sans charme

Les plats de concombre translucide sont repartis quasi intacts et les élèves ont déjà l'estomac rempli exclusivement de pain. Gilles et ses collègues laissent faire. Impossible de convaincre, un par un, six cents élèves des bienfaits de l'entrée, de la fraîcheur de la cucurbitacée qui ouvre l'appétit, un légume qui n'est que de l'eau et qui lave l'estomac avant que celui-ci ait à affronter la dureté du plat qui ne manquera pas de suivre. Impossible, s'ils ne sont pas convaincus, de les forcer. Pourtant un peu de persuasion arrive toujours à ses fins. Gilles se souvenait d'un repas de colo, là encore, il y a longtemps, comme si le temps se mélangeait à la sauce de tous ces milliards de repas qu'il avait dû prendre, où il avait refusé de manger, il ne savait plus quoi, c'était sûrement un truc qu'il n'acceptait toujours pas d'ingérer aujourd'hui, peut-être du tapioca, ou de la semoule, ou bien des sardines à l'huile, avec cette arête qui n'en est pas une, qui craque quand même sous la dent, il ne savait plus, ce dont il se souvenait c'est qu'il avait refusé de manger, et que le directeur de la colo était arrivé, pour lui seul, les autres étaient déjà partis faire la sieste, et il s'était assis près de lui, extrêmement CALME, et il lui dit, d'une voix très DOUCE, « tu vas manger, tu vas tout *manger*, je peux te l'assurer, mon garçon, pense à tous ces petits enfants qui ont faim », et Gilles avait senti une menace énorme, quelque chose de terrible, et il s'était dépêché, sous le sourire impavide du directeur, de finir son plat refroidi, il avait même fallu qu'il fasse un effort d'une violence extrême pour ne pas tout dégueuler sur place, mais il avait *mangé*.

Jamais, même dans les plus mauvais moments d'énervement, il n'avait agité cet argument, le coup des petits enfants qui meurent de faim, depuis qu'il l'avait sorti à un élève qui lui avait répondu, du tac au tac, pas de problème, il n'y a qu'à leur filer ma part, ce à quoi il n'avait pas su répondre, esprit d'escalier, manque de logique.

Les femmes de service se remettent à rouler dans les travées, le niveau sonore monte nettement d'un cran, les frites arrivent avec le poisson industriel pané, tout huile, ça baigne. La horde se jette dessus comme la famine sur le pauvre monde. Ça se bat, déjà les plats sont vides, ne restent que des traces de doigts, et la moitié des tablées gardent pourtant leurs assiettes vides, alors, table par

table, les pions se mettent à hurler, à forcer au partage, ballet d'assiettes, transvasements à regret, certains gosses pleurent, d'autres se sentent obligés de dénoncer, des menaces grondent, des coups pleuvent, et les pions pensent à leur éternelle revendication, la transformation du réfectoire en libre-service, comme dans les lycées modernes, c'est ça la démocratie nourricière, et on leur répond toujours, l'année prochaine, ça coûte tellement cher, et puis, vous verrez, le nombre de plats qui s'écraseront par terre, les petits bousculés comme toujours par les grands, et le cartable et le sac de gym à la main, pour bien tenir son plateau, bon courage, mais, bien sûr, dès qu'on peut le faire, on le fera, mais alors, vous n'aurez plus de boulot, il n'y aura plus de pion, un seul à l'entrée poinçonnera les cartes.

Mais Gilles se bat, parvient néanmoins à donner la pitance à peu près à tout le monde, il a déjà puni les plus farouches des profiteurs, ce sont eux qui nettoieront les tables, voire balaieront le réfectoire, et maintenant il lui faut gérer la ration de rab, un seul élève doit se lever et aller quémander une dose supplémentaire qui sera distribuée à l'envers, commençant par l'autre bout de table et, alors, le même cirque va recommencer, il va y avoir d'autres lésés, d'autres cris, d'autres pleurs. C'est l'heure où, énervés par des refus, ou bien parce que les frites ne se sont pas accumulées assez dans le plat, les injures quittent les lèvres huilées à l'encontre des femmes de service. Il faut veiller et sévir immédiatement, les mots doux deviennent vite machistes, il y a du nazi qui sommeille dans tout même en manque de frites, car ce n'est pas souvent la charité chrétienne qui les étouffe, les jolis bambins livrés à eux-mêmes.

Gilles, tout en veillant au grain, ne peut qu'évoquer silencieusement sa propre éducation religieuse, c'était pas de la tarte, si on peut dire, ça tenait à la personnalité de l'abbé Berton, qui avait, pour les bambins dont il avait charge d'âme, autant d'importance que Bioman pour des zoulous d'aujourd'hui. Non pas à cause de sa noire soutane, vaguement immense et poussiéreuse, non pas à cause de son énorme moto, une Vélocette, avec laquelle, ratant le virage derrière l'église Saint-Germain, il emplafonnait régulièrement la plate-forme du bus 182, non pas à cause des très approximatives leçons sur le Seigneur, la Sainte Vierge, non pas à cause de sa véhémence quand il jouait à la balle au prisso, non, mais parce

que l'abbé était le type incomparable qui les emmenait en « retraite », dans la forêt de Fontainebleau, pour soi-disant parler, loin du monde, du Christ vivant, en fait pour déconner à pleins tuyaux et faire des bouffes extraordinaires, un magicien de la recette impromptue. Et il fallait absolument taire aux parents la vraie nature de leurs activités, le péché de désobéissance, l'abbé, pour proférer cet anathème, lançait un doigt tout à fait christique vers le ciel, étant bien pire que celui de mensonge.

Telle mère, tel fils

En tout cas, les gosses jouaient à des jeux dangereux, les accidents n'étaient pas rares, car ils se mesuraient souvent aux équipes d'autres paroisses. Un week-end, dans la forêt, inexplicablement, l'abbé leur avait demandé de perdre au jeu du foulard, donnée impensable, question d'honneur. Ils ont néanmoins obéi, se sont forcés à se faire prendre, prisonniers honteux, et, en plus, quand ils ont appris que les vaincus devaient faire à manger, en grande cérémonie, aux vainqueurs, là, mystère, les ordres de l'abbé étaient devenus totalement absurdes et inacceptables. Mais ils ont vite compris, l'abbé se mettant aux fourneaux lui-même et concoctant un repas de purgatoire, cette étape avant l'enfer ou le paradis, ça dépend dans quel sens on va, un repas en tout cas purgatif, d'immenses omelettes aux nouilles et sirop de menthe que les invités vainqueurs se sont d'abord sentis obligés de manger, puis de régurgiter, pour enfin s'en servir comme projectiles baveux dans une gigantesque bataille dont les vaincus du matin sont sortis victorieux. Et pour les punir de gâcher de la si bonne nourriture, alors que plein d'enfants meurent de faim dans le monde, encore l'argument qui tue, ils ont, et ceux d'en face aussi, eu droit au jeûne le soir et à l'après-midi de prières à genoux, pendant ce temps-là l'abbé a fait la sieste.

Les dames de service ont amené la sempiternelle salade, là aussi, par expérience, Gilles savait que peu d'élèves se serviraient, quelques irréductibles seulement, toujours pour une raison annexe, manger enfin, finir le pain, saucer l'huile. À une table, un gosse, un des chahuteurs de première, un de ceux justement que Gilles a constamment dans le collimateur, un bourreau en puissance, s'est

mis à hurler, apparemment ulcéré, en appelant Gilles en renfort. Le pion s'est approché et le gosse, un peu blanc, lui a montré, au beau milieu d'une feuille d'un vert soutenu, une petite limace brune. Une *limace*. Gilles s'est fait violence pour ne pas forcer l'élève à l'*avaler*; juste vengeance sur un vieux traumatisme, passage de relais tardif, psychanalyse au rabais, mais les cris et vociférations liés à l'arrivée du dessert l'ont empêché d'assouvir cette basse besogne, les crêpes arrivaient, alignées comme des sardines sur les plats d'inox.

Alors Gilles est resté près de la table où les élèves avaient rangé à toute vitesse assiettes couverts et plats, écrasant salade et *limace*, empilant, faisant place nette. Gilles a pris le plat de crêpes pour faire lui-même la distribution. Juste vengeance, il a donné la première à la petite fille du bout, la seconde au binoclard apeuré assis en face d'elle. Les gros bras s'impatientaient, ça n'allait pas assez vite et, à ce tarif, ils allaient louper la répartition des terrains dans la cour. Gilles, un sourire sadique aux lèvres, a continué sa patiente distribution, pour en arriver enfin au dernier, à l'élève énervé, celui à qui il aurait bien fait *avaler une limace*, et qui montrait les signes avant-coureurs et muets d'une crise d'hystérie en puissance. Gilles prit délicatement la crêpe entre ses doigts, l'élève tendit les siens. Gilles le gifla violemment avec la pâte roulée, un peu gluante. L'élève, vexé, blanchit, se ferma comme une huître, prostré. La table était devenue subitement trop silencieuse. Ah, ça fait du bien, pensa Gilles, tout à coup en osmose avec la maternité.

Jean-Bernard Pouy